L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
MERCREDI, 7 AVRIL 1886.

BULLETIN ARTISTIQUE.

XVI.

La clôture de l'Exposition — Ce qu'elle a coûté ; ce qu'elle a été — Les sollicitations du Brésil — Un beau décor qui va disparaître — Le Salon — Vénus Anadyomène — Un roman — La Galerie Créole — Occasion perdue — Un Pavillon Parisien — Les frères Kaffel — Le dieu Bibelot — M. Paul C. Bertrand — Médailles d'honneur — M. Narcisse Vivien — LES OISEAUX CHEZ EUX — *Bombonnel et les oiseaux— Le livre de la nature—Etudes d'après nature—M. Armand Vivien—Fin de la saison théâtrale à l'Opéra—Notre public—Sa bienveillance et son tact—Navet et truffes—Les artistes—Un point d'interrogation— L'opérette et les cunuques — Un décret de Rochefort* —P. P. C.—*Mme et M. Reine—Mlle Amélie Buck—Collège St-Isidore—Matinée musicale chez Mme Lafosse—Elèves de Mmes Lafosse et Boudousquié—Averse à la clé—Adieu et au revoir—L'Opéra est mort, vive l'Opéra !*

Depuis le premier avril, l'Exposition des Trois Amériques a fermé ses portes et pour toujours. Au moment où vient d'avoir lieu cette clôture, on doit des louanges sans réserve à ce petit groupe d'hommes pratiques, utiles qui ont donné largement leur temps, leur argent à cette entreprise; et cela en présence d'une persistante indifférence publique. Notre population surtout a montré en cela une apathie regrettable, funeste ; de nature à retarder, pour longtemps peut-être, la venue parmi nous de capitaux qui font besoin ; d'individualités qui impriment le mouvement en avant, entraînant au pas accéléré du progrès.

C'est trop fréquemment que la Nouvelle-Orléans s'oublie à ce rôle négatif; parfois il semble qu'elle se plaise à défaire ce qu'a fait pour elle la nature même ; ce que tentent de faire des esprits aux idées grandes, fécondes.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler dans quel abandon a été laissée cette seconde Exposition, qui, n'est déjà plus qu'un souvenir, et à laquelle je dois quelqu'attention, puisque là aussi l'art fut représenté par de fort belles productions.

Celle de l'an dernier, si grandiose cependant, avait déjà été trop négligée; pécuniairement parlant, et malgré la subvention d'un million et demi de piastres par le gouvernement fédéral, ce fût une opération ratée, un presque krach. Mais pour la suivante, les choses se sont déplorablement empirées; durant ses quatre mois d'existence, on peut le dire, les terrains de l'Exposition ont été le plus fréquemment un quasi désert. A certains jours, le Main Building, pour ne parler que d'une bâtisse, paraissait être une sorte de lazaret dont on se garait soigneusement.

Les exposants étaient là devant leurs étalages, seuls, l'œil morne, tête baissée, comme les coursiers d'Hippolyte — retour de Trézène — ; appuyant parfois peut-être l'oreille contre le sol, pour écouter si quelqu'un ne s'approchait pas de ces solitudes. Un silence de nef souvent.

Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? Rien, toujours rien.

Cependant ceux qui avaient énergiquement pris charge de cette vaste organisation, auront une sorte de compensation aux déceptions que leur a causées notre inertie.

Si notre population s'est obstinément, comme systématiquement abstenue, des étrangers, accourus de toutes les parties du monde, et principalement du continent américain, nous ont visités, ont voulu se rendre compte des débouchés que l'on trouve ici, de l'incomparable position que la providence a faite à la Nouvelle-Orléans. Or, pour tout esprit sérieux, étudier cette situation, exceptionnellement favorisée, c'est conclure à des destinées forcément brillantes, pour peu que l'homme prête de l'aide à la nature.

—Cette étude du pays n'aura pas été vaine ; un jour ou l'autre, il en naîtra infailliblement des relations nouvelles. On ne restera pas persévéramment sourd à des appels, comme celui, par exemple, qui nous vient actuellement du Brésil, sous une forme si précise, si pressante, si significative, et si flatteuse aussi, dirai-je.

On comprendra ce qu'il y a de grave dans des sollicitations, telles que celles de M. de Mendoca, consul-général du Brésil, et du capitaine da Gama, commandant la frégate *Almirante Barroso*.

Le thème est riche, mais serait hors de lieu dans un bulletin artistique. Je n'y fais allusion qu'incidemment, et reviens malgré moi à l'Exposition, hanté que je suis par le souvenir de ces bâtiments où se sont accumulés tant de trésors d'art et d'art industriel, et dont sans doute il ne restera bientôt plus vestige.

On éprouve, malgré soi, un serrement de cœur en présence de tel dénouement. Quand par la pensée on se reporte à cette année 1884, où là-bas s'entassaient pêle-mêle les matériaux précieux; quand par l'imagination on revoit tout ce peuple d'entrepreneurs et d'ouvriers ; cet imposant tableau de travailleurs à l'œuvre, sans cesse, nuit et jour, à la lumière du soleil, aux feux de l'électricité ; se chargeant d'élever en quelque sept ou huit mois des constructions, qui autrefois auraient demandé bien des années afin de se compléter ; lorsqu'on se rappelle ce qui fut improvisé, ce qui surgit de ce chaos, en présence de ces souvenirs, de ces images, on se demande s'il est bien vrai que tout à l'heure les démoliseurs auront leur tour. S'il est bien réel que, dans une période très courte, on aura rasé ces édifices, que nous pavoisions et saluions avec tant de joie, il y a dix-huit mois à peine; que nous montrions à tout venant, avec un légitime orgueil.

Ils sont là debout, dans toute leur nouveauté, leur fraîcheur, dans toutes les conditions de longue durée; ils représentent un capital considérable; et cependant tout cela va crouler aussi promptement qu'une castille faite de cartes.

C'est déjà un triste spectacle que celui d'une Exposition où se poursuivent les préparatifs du déménagement, où l'on emballe jusqu'au dernier colis ; mais songez donc à la sensation subie quand, le contenu disparu, on supprimera aussi le contenant.

Ce ne sont plus seulement les bougies du bal qui s'éteignent toutes successivement—et qu'on sait du moins devoir se rallumer quelqu'autre nuit; ce ne sont pas seulement les dernières notes de l'orchestre qui chantent et meurent, pour l'instant, dans l'espace; ce n'est plus assez de la chaîne vivante, joyeuse, qui se brise, qui s'en va; plus assez des fleurs flétries qu'on laisse derrière soi, après qu'elles ont été foulées aux pieds ; il faut que le lieu même où mouvement et vie surabondaient, il faut qu'il disparaisse, qu'il sombre, ainsi qu'un décor dans les dessous d'un théâtre.... Quelques mois encore, quelques semaines peut-être, et c'en sera fait de la ruche, comme c'en est fait déjà des abeilles.

Je ne sais si vous en avez reçu la même impression : mais un sentiment pénible m'a gagné en entendant le directeur général, M. McConnico, proclamer la fermeture de l'Exposition; et il m'est plus triste encore de songer qu'on ne laissera sans doute rien debout de toutes ces constructions spacieuses, élégantes, peuplées de doux souvenirs. Constructions qu'on aurait sans doute conservées, partiellement tout au moins, améliorées même, si le site de l'Exposition, par une fatale erreur, à mon sens, n'avait pas été choisi si loin du centre de la ville : si elle se fût dressée, par exemple, sur la rue du Canal, en plein réseau des voies ferrées.

Et maintenant, que de générations passeront avant que la Nouvelle-Orléans convoque ainsi le monde à une lutte artistique, industrielle, agricole, commerciale !

Tout un concours de circonstances m'a interdit de suivre cette dernière Exposition. Contre mon gré j'ai dû renoncer à vous entretenir, ainsi que je l'avais fait l'an dernier, de son Salon et de quelques beaux morceaux qui se trouvaient là—peinture et sculpture. Du reste, un jour ou l'autre, je prendrai ma revanche; à l'endroit d'une toile tout au moins—une *Vénus Anadyomène*—laissée je ne sais comment dans l'oubli par la critique, et qui cependant est une œuvre de haut vol; à laquelle ont rendu plein hommage tous les artistes, tous les dilettanti de l'art qui l'ont vue, à la Nouvelle-Orléans, à New York, à Paris. Je vous en dirai et la valeur et le roman—car elle a bien véritablement son roman. Jusqu'à nouvel ordre cette toile restera ici chez son heureux possesseur, et à ce titre aussi elle mérite toute attention.

C'est été aussi mon vif plaisir de passer en revue la belle salle de curiosités historiques créée, disposée par les Dames Créoles. Mon plaisir de vous prouver une assertion, plus d'une fois formulée par moi, que celles-ci ont donné, en cette occasion, au *faible* sexe fort, bien des leçons de savoir faire, de persévérance, d'énergie. L'excellente occasion que j'avais là de remonter l'histoire de la Louisiane; de faire voir par quelles phases a passé sa société; quelles modifications se sont opérées dans ses goûts, ses coutumes, ses mœurs, son type même; ce qu'elle fut, ce qu'elle est.

Mais je le redis, les circonstances m'ont en cela barré la voie : et pour l'homme il n'en est pas comme pour la femme. Ce que l'homme veut, Dieu ne le veut pas toujours ; tant s'en faut.

J'avais aussi formé le projet d'écrire pour les lecteurs de *L'Abeille* une description du Pavillon de la maison parisienne Kaffel frères, dont nous avons fréquemment causé à l'époque du *World's Fair*. Plus que jamais elle méritait l'attention de la critique, car les articles exhibés par elle à cette Exposition des Trois Amériques étaient, à un degré plus élevé encore, des efforts d'art industriel réussis et ayant, dans bien des détails, la valeur de créations d'art pur.

Là se groupaient, dans une riche et élégante mosaïque, des objets de toutes sortes, disposés avec un goût fin qui complétait le tableau, et présentant un racourci un ensemble de tout ce que le goût moderne adopte comme ingéniosité, comme type, comme originalité. Là ce dangereux tentateur qu'on nomme Bibelot, un demi-dieu que ne connaissaient pas nos ancêtres païens et qui vaut son culte—là, dis-je, le tentateur Bibelot étalait à l'infini ses séductions, faisait miroiter sous les yeux ses exquises fantaisies—ce superflu devenu bien plus indispensable que le nécessaire dans le monde des élégances. Là des pièces décoratives, des meubles ayant toute l'attirance de la bijouterie, et rehaussés de peintures, portant des noms qui n'ont pas besoin d'autre recommandation que celle de leurs signatures.

Du reste si je n'ai pas rendu à nouveau cette justice aux frères Kaffel et à M. Paul C. Bertrand, qui a su si bien les poser devant le public de la Nouvelle-Orléans, de Louisville, des Etats-Unis, à vrai parler, le Jury, lui, a encore consacré cette réputation par des distinctions, par des médailles nombreuses. Récompenses si fréquentes, d'ailleurs, pour ces messieurs, qu'il serait temps, plus que temps, en vérité, de les déclarer hors concours.

Et puisque j'ai rappelé le renom de la maison des frères Kaffel, permettez-moi quelques mots au sujet d'un artiste hors de pair, lié à la fortune de ceux-ci, en quelque sorte : M. Narcisse Vivien.

Ce nom n'est ignoré d'aucun de ceux qui s'occupent le moindrement d'art. C'est celui d'une réputation faite, d'un artiste arrivé ; et pourtant M. Narcisse Vivien marche avec autant d'ardeur que s'il venait de partir, que si le but était loin, bien loin encore. C'est un travailleur infatigable, d'une fécondité rare, mais ne livrant rien au public, sans être bien convaincu que l'œuvre, ainsi mise au jour, est aussi complète qu'il lui peut rendre. C'est la sévérité de la conscience dans la sûreté du talent.

Si je reviens à M. Narcisse Vivien, que je me suis fait un plaisir de présenter, la saison précédente, aux lecteurs de mon Salon, c'est que le charmant peintre m'a adressé assez récemment un fragment de cet œuvre qu'il poursuit sans relache, en y ajoutant toujours des valeurs nouvelles. Cet envoi consiste en un Album grand format, contenant vingt planches, sous ce titre excellemment trouvé : LES OISEAUX CHEZ EUX.

Bombonnel, le terrible tueur de lions et de panthères, la redoutable chasseur de prussiens aussi dans la dernière guerre, me disait un jour qu'il avait consacré bien du temps à étudier les oiseaux, à connaître leurs mœurs, à tenter même de pénétrer, de comprendre leur langue—car ils en ont certainement une, ajoutait-il ; avec pleine raison, je le crois.

Et en effet il était parvenu à être dans les meilleurs termes avec ces jolies famillules. Sa venue ne troublait, ne dérangeait en rien les oiseaux. C'était à peine s'ils se déplaçaient d'un coup d'aile, quand le célèbre tireur leur imparaissait, portant cette arme qui ne fait point grâce aux fauves, mais qui ne menacera jamais les bijoux ailés de la nature. A peine si dans une première seconde de surprise les oiseaux laissaient les branches, ces escarpolettes du Bon Dieu, sur lesquelles ils se berçaient. C'est Pami Bombonnel ! se disaient bientôt ces effarés d'un moment ; et aussitôt de se calmer, de revenir à leur point de départ.

Eh bien, comme Bombonnel, l'artiste qui m'occupe ici, M. Narcisse Vivien connaît par cœur ses oiseaux. On comprend, en examinant la collection que je tiens de lui, qu'il lit souvent, encore et encore, dans ce livre sans fin, ce renfermant intéressant de l'espèce. Ouvrage infini, pour lequel l'admiration ne saurait s'épuiser, et qui porte cette signature de l'artiste des artistes : DIEU !

Lecture féconde ; la chose est manifeste par les vingt planches que j'ai sous les yeux et ferivant ceci. Voilà bien des études d'après nature : d'une vérité, d'une fidélité que ne dépasserait point l'appareil photographique le mieux combiné, le plus spontané.

Je retrouve là (No. 6) un ressouvenir d'un travail que je notais à cette même place, il y a tantôt un an ; que tout le monde remarquait au Pavillon des Kaffel — *World's Fair* — et qui portait ce titre : *Un coup de feu.*

La planche de la collection, publiée à Paris par M. Armand Guermet, 49 rue de Cléry, est intitulée : *Un coup de fusil.* C'est la reproduction à peu près identique du même épisode. A l'examiner de près, on se laisse aller comme à des trompe-l'œil du crayon. Avec cette seule ressource de deux tons, le noir et le blanc, ce petit tableau est parlant ; sous cette forme presque monochrome, on perçoit le coloris de l'original. Citons encourant le No 10 : *Mouettes* : un quintette qui plane avec une vérité frappante et plonge vers le miroir trompeur, mortel ; les *Moineaux* (No. 10), charmant groupe aérien aussi.

Les Deux Vanneaux, l'aigrette au vent s'avançant gravement, solennellement ; ayant la majesté de deux prélats qui pontifieraient ; *Un nid de Pinsons* (No. 7), idylle finement dessinée, aimablement campée ; des *Mésanges Bleues* (No. 13) ; le père et la mère effarés, hérissés, hirsutes, sur le point de livrer bataille à un écureuil qui a ravi et emporte partie de la nichée ; *Fauvettes des roseaux* (No. 9), une scène toute placidie, toute de calme : La femelle confortablement blottie dans le nid du roseau ; le mâle en observation sur une branche dénudée, et guettant un papillon qui, malgré ses ailes de bijouterie, y passera tout à l'heure, s'il n'y prend garde.

Tout cela est à la fois chaud, hardi, gracieux. Dans les moindres détails—et M. Vivien est l'homme des détails—on retrouve cette vigueur dont j'ai parlé en des articles précédents, la précision s'unit à la délicatesse des lignes. Le peintre est vrai dans la nature vivante comme dant la nature morte.

L'artiste donne toujours à ses épisodes le cadre de quelque paysage bien conçu, bien rendu, se distinguant surtout par l'harmonie ; et si bien emprunté à la nature, qu'on se sent porté à dire ou à penser : j'ai déjà vu ce coin là, pour sûr. A vrai dire, Vivien déménage la nature pour la transporter dans ses compositions.

L'air, le ciel, l'eau, les terrains, la verdure, les arbres, les végétations aquatiques, l'espace, les brumes, le vague de l'horizon, tout cela est invariablement réussi avec bonheur.

Tout ce que je connais jusqu'ici de M. Vivien se maintient dans une facture de bel ordre ; *talent soutenu*, ne se démentant jamais. Pour base une riche organisation ; pour guide l'étude, le savoir.

A côté des ouvrages dont j'ai, à diverses *reprises*, entretenu les lecteurs de *L'Abeille*, je puis, j'en dois placer un que M. Narcisse Vivien aime à signer—et il a parfaite raison !—c'est son fils, M. Armand Vivien qui, dès l'âge de 19 ans, et il n'en a pas 21 aujourd'hui, était admis au Salon de Paris et s'y faisait représenter par des motifs fort aimables de nature morte. Je le sait de lui des faïences très joliment illustrées. Celui-ci voudra continuer celui-là. *Porge !*

La même semaine qui a été témoin de la fermeture de l'Exposition, a vu se clôre aussi la saison de l'Opéra. En somme, cette saison laissera de bons souvenirs. Non pas que la partie compétente du public s'abuse sur les faits ; non pas que ce public, intelligent dans sa majorité, se méprenne sur la valeur de telle ou telle personnalité. On se tromperait du tout au tout si l'on arrivait à pareille conclusion.

Sans nul doute notre parterre est essentiellement bienveillant ; il l'est par tempérament, il l'est aussi par raison, car nous n'aurions pas ici sous la main le remplaçant d'un sujet qui se montrerait insuffisant. A quoi bon alors le décourager absolument ? Cette bienveillance est même exagérée souvent. Néanmoins quand ce public qui a voyagé, qui est fort initié aux choses de l'art, en veut prendre la peine, il juge sainement, avec la sureté d'appréciation de qui a beaucoup vu, entendu, ici et partout. Seulement il y a du Romain en lui, théâtre parlant ; il en est si friand, si gourmand, qu'il en mangerait, comme on dit ; même les morceaux ne fussent-ils pas d'une incontestable délicatesse.

Soyez en donc bien assuré, il a discerné, à l'égal de vous et de moi, le côté fort et le côté faible de la troupe qui nous quitte aujourd'hui ou demain ; il sait de reste que s'il y avait là du bon, là étaient aussi de graves défectuosités, des vices radicaux.

Mais quoi ! il était sevré de la scène française depuis trop longtemps déjà ; vite il a saisi, pris au moment qu'on lui présentait. Un navet de ci de là, offert aux naufragés du radeau de la Méduse, aurait eu pour eux autant de valeur que la plus pleureuse, la plus onctueuse des truffes.

A Dieu ne plaise que je fasse l'application en l'espèce. Cependant, la chose est claire : le talent a ses degrés, que mesure notre parterre, en connaissance de cause. Et si celui-ci est souvent, au cours de ces quatre mois d'exploitation, des prodigalités d'indulgence, c'est qu'il est en lui un côté enfantin aussi. C'est qu'il s'est amusé, c'est qu'il a pu. Et qui rit, est désarmé, vaincu, dit-on.

C'est justice de l'écrire, il était en cette compagnie certaine éléments acceptables partout, dont le mérite ne peut être nié. Dans les circonstances du moment, au souvenir des vicissitudes multipliées de notre théâtre français, nous pouvions, nous devions nous réjouir heureux de ce que nous possédions aussi. Heureux que les mandataires de la direction eussent pu, à Paris, remettre la main sur la double et excellente acquisition que nous avions dû d'abord à M. Défossez ; je veux dire Mme et M. Reine, manifestement des favoris, des choyés, des gatés du public de la Nouvelle-Orléans. Puis on avait eu la chance—je ne parle ici que de l'opérette—d'engager des artistes tels que Mme et M. Caisse, M. Duflocq, qui, dès l'abord, ont conquis le parterre.

De la sorte l'entreprise a marché très satisfaisamment, au point de vue des plaisirs de la masse, qu'est amusée, je le redis, et a suivi régulièrement des spectacles dont le prix était d'une modicité extrême.

Quant à la question pécuniaire, je ne suis maintes fois expliqué là-dessus et je ne reviendrai pas sur ce sujet.

Aujourd'hui, ainsi qu'à la fin de chaque saison, depuis quelques années du moins, on se trouve en face de ce point d'interrogation : y aura-t-il exploitation de l'Opéra la saison prochaine ? Je n'y puis répondre pour ma part ; j'attendrai que les projets se formulent, puisque des rumeurs—auxquelles je crois médiocrement d'ailleurs—disent qu'il en est jusqu'à trois et quatre. Abondance de biens ne nuit pas.

Que sera cette saison, si elle vient ? Un mot à cet égard.

Vous avez rencontré, n'est-ce pas ? de ces eunuques, dans le domaine moral, qui, sous prétexte de leur accident, parce qu'ils n'en jamais pu et ne pourront jamais rien produire, s'insurgent contre ceux qui sont éclectiques en leur admiration. Ces impuissants—qui enragent de ressembler à des gardiens de serail, forcément platoniques—se dirent dans ce qu'ils appellent le grand, grand art, la moindre bouffée de rire les taquine ; ils marchent dans leur sonnelle et prudhommesque négation. Implacables et endormants dans leur sérieux.

Ils s'imaginent être autorités indiscutables, parce qu'ils ont ramassé certaines banalités pédantesques, et qu'ils en font feu, sans songer que cette poudre là est terriblement mouillée. L'Opéra—et encore dans une certaine mesure—voilà tout ce qu'ils admettent ; l'opéra comique leur semble déjà un compromis au dessous de leur égoïsme dignité ; quant à l'opérette, c'est, à leur dire, une débauche qui révolte ces purs entre les purs.

Je ne saurais me ranger à l'avis des incomplets qui ont pour unique refuge une pose bien plus comique qu'ils ne se l'imaginent. A coup sûr, je ne suis pas un enthousiaste de l'opérette, et ne choisirais point par goût un répertoire où elle figurerait exclusivement.

Pourtant, et en dépit des Ali Bajon, que je rappelais plus haut, il y a en aussi force esprit dépensé dans ce genre ; le temps à autre je l'entends très volontiers, je le confesse.

Que s'il doit nous venir une saison 1886-1887 pour l'Opéra, je prétiendrais assurément qu'elle nous rendit les spectacles d'autrefois, des grands jours de notre théâtre ; spectacles alternés d'opéra, d'opéra-comique, d'opérette. Mais si les circonstances exigeaient qu'une fois de plus celle-ci seule eût la parole, ce n'est pas moi qui tenterais de la bâillonner.

J'abandonnerais ce triste soin aux austères casuistes déjà nommés, et j'imaginie qu'ils y perdraient leurs efforts. Le plus autorisé des casuistes est la conscience, a écrit je ne sais plus qui ; on peut en dire autant du goût, et le goût de cette année a témoigné qu'il n'a nulle prévention contre l'opérette, tout au contraire. Cette forme, dont on pourrait dire aussi : "Plus cela change, plus cela est la même chose" ; cette forme ne lui déplaît point ; loin de là. Le public c'est tout le monde et le mot de Voltaire reste vrai : Tout le monde a plus l'esprit que quelqu'un.

Ne préjugeons pas du reste. Nous sommes maintenant dans une ignorance complète à l'endroit de l'avenir du théâtre français à la Nouvelle-Orléans. On pourrait résumer la situation actuelle par le fameux projet de loi de Rochefort :

Article I. Il n'y a plus rien.

Article II. Personne n'est chargé de l'exécution du présent décret.

Quelqu'un viendra, espérons-le, et à temps pour qu'il puisse faire à Paris son choix sur le dessus du panier.

Aujourd'hui je n'ai plus qu'un adieu à écrire, par dans le monde de nos artistes on poursuit la même besogne qu'à l'Exposition : on emballe.

Et à ce propos si, dans mes revues hebdomadaires, je ne me suis point enhalé à leur sujet, ils me le pardonneront, j'en suis sûr. Ils auront compris que le trop de zèle, que les exagérations en fait d'éloges sont présents de grecs ; présents dangereux par dessus tous. La louange systématique, comme de commande, ne peut être goûtée par un artiste qui sent sa valeur. Il garde l'intime conviction que le talent, quel qu'il soit, veut être discuté ; que cette discussion est même la guerre-chaude dans laquelle il se développe le plus vigoureusement, le plus vite.

Si en poursuivant ma tâche de critique, j'ai pu heurter les susceptibilités de quelques uns, je les prie de considérer que telle n'a pas été mon intention. J'ai tenté de faire à chacun sa juste part ; dans le cas où je n'y aurais pas réussi, il n'en faut accuser que l'insuffisance de ma plume.

J'ai la conscience que durant leur séjour à la Nouvelle-Orléans je me suis montré leur ami ; je l'ai essayé du moins.

Au surplus j'ai la confiance que telle est l'impression que leur restera des bulletins artistiques de l'*Abeille*. Je réclame le droit d'entretenir cette pensée, en comptant les visites nombreuses que je viens de recevoir de divers artistes; visites qui ne me laissent qu'un regret, c'est qu'elles soient P. P. C. Nous nous séparons, ce me semble, dans les meilleurs termes; et tous seront certainement accompagnés de mes meilleurs vœux, car tous, petits et grands, ont rempli fidèlement leurs engagements, et ne laissent ici que des souvenirs honorables.

Un mot encore avant de prendre congé de la troupe. Mme et M. Reine me prient de présenter leur remerciment le plus chaleureux, le plus sincère, aux personnes qui leur avaient offert un Concert à leur bénéfice. Cette dernière marque d'affection les a profondément touchés; mais le temps leur manquait pour bien organiser cette soirée, force leur est de décliner une offre inattendue autant que flatteuse, et qui les ne rappelleront comme le dernier écho de leur succès à la Nouvelle-Orléans.

A ces deux artistes, auxquels je dois un de ces témoignages de délicate sympathie, dont la mémoire ne saurait s'effacer chez un homme de cœur, je renouvelle mon adieu le plus affectueux.

—J'apprends à l'instant qu'un Concert complimentaire est offert à Mlle Amélie Buck, un jeune talent dont on me dit infiniment de bien. C'est un groupe brillant qui se forme autour d'elle ; elle aura le concours, entr'autres, de Mme J. Nott, de Mlles M. Pitot et L. Nixon ; de MM. Kaiser, Van Huffien, Eckert.

Je saisirai une prochaine occasion de m'occuper de cette soirée vocale et instrumentale qui, d'ailleurs, n'aura lieu que le mercredi 8 mai, au Grunewald Hall.

—Mes remerciements aussi au professeur W. E. Robert, dont je reçois une invitation à la soirée que le Collège Saint Isidore (Troisième District) donnera, demain 8 avril, en l'honneur de la St-Isidore.

—Tout à l'heure, je vous ai entretenu d'artistes, chers lecteurs ; permettez-moi maintenant quelques lignes au sujet d'amateurs qui ont aussi leur prix, je vous l'affirme.

Dimanche dernier, c'était Matinée chez Mme Lafosse, un professeur de piano que vous connaissez, comme moi, depuis longtemps, et dont les succès professionnels parlent beaucoup mieux que ne le pourrait faire ma petite prose.

Il s'agissait de faire entendre ses élèves, auxquelles s'étaient jointes des élèves d'une autre artiste de haute distinction également : Mme Boudousquié. Par malheur, ce jour-là une diablesse de pluie s'était avisée de faire la basse à ce concert, et elle a causé bien des absences regrettables. Cependant la matinée, en dépit de la malencontreuse ondée, a été charmante ; une association improvisée de jeunes pianistes et de jeunes chanteurs a valu un ensemble des plus harmonieux, dont Mme Lafosse a dû être très fière, ainsi que son amie, Mme Boudousquié.

L'espace et le temps dont je dispose à cette heure, ne m'permettent pas d'entrer dans les détails que j'aurais tant de plaisir à écrire. Je me contenterai donc de dire, en tachant de n'oublier personne, les noms de celles qui ont si vaillamment triomphé, quoi qu'il y eût une averse à la clé : Mlle Lisette Delvaille, qui a joué d'une façon remarquable une valse de Makowski, et chanté deux mélodies de Godard, avec ce sentiment qui lui prête tant de charme ; Mlle Louise Théard, qui a détaillé avec goût deux morceaux de Godard ; Mlle Amélie Moreno, qui a mis toute son âme dans la façon de dire *Le Sentier perdu*, de Massenet. Puis est venue Mlle Aurore Commagère ; elle a exécuté dans un style pur, brillant, avec une rare sûreté de main, *La Marche de l'Exposition*, à grand effet, composition de Rolling ; Mlles L. Delvaille, M. Roux, Laure Castellanos, E. Bertin, L. Testard, Almaïs Commagère vivement applaudies dans des morceaux d'ensemble. Parmi ceux-ci je dois noter *La Danse Maurdre*, de Saint Saëns, où Mlle Anna Boulignyprise à l'improviste, a joué supérieurement et à première vue une partie importante.

Quoi encore ? Ah ! un chœur du *Duc Jean*, de Victor de Joncières ; jolie page, joliment chantée, et irréprochablement accompagnée par Mlle Aurore Commagère.

Et puis.... c'est tout. Mais non, mais non ; j'allais sottement commettre une omission grave. Jugez-en. Au milieu de ce gracieux groupe s'était glissé un gentil bambin, le petit A. Baldasano, fils de l'éminent consul d'Espagne; qui très carrément s'est mis au piano, et très carrément aussi a joué, et par cœur. S. V. P., une coquette page intitulée : *Le Muguet*. Voilà tout ce que je puis vous dire aujourd'hui. Et je retonce, en vérité, à vous décrire la joie des deux professeurs distingués, Mmes Lafosse et Boudousquié, plus heureuses encore que leurs élèves de cette matinée si bien remplie. Et les bravos ! tellement répétés, soutenus et sonores, que, ma foi ! on n'entendait plus cette méchante pluie, qui persistait encore et encore. Bah ! si c'est la partie de basse qu'elle prétendait faire, elle y a perdu ses peines.

Et maintenant, lecteurs patients et bienveillants, à vous aussi j'adresse mon adieu comme bulletinier ; mais je dois ajouter ici que j'ai pu interdit du moins d'ajouter un : au revoir ! car je l'espère, on peut répéter, à l'endroit de notre théâtre français, le vieux cri de la monarchie : "l'Opéra est mort, vive l'Opéra !"

L. PLACIDE CANONGE.

P. S.—Il m'a été absolument impossible d'assister à la représentation d'hier soir. On m'assure qu'il y a eu succès et que le résultat pécuniaire a été satisfaisant pour les deux bénéficiaires de l'Opéra : Mme Richard, M. Lyon.

L. P. C.

—Nous prions M. R. S. Howard, président du Commercial Club, d'accepter nos remerciments et regrets. Il nous a été impossible d'assister hier à la fête qu'a donnée ce Cercle, l'un des plus distingués de la Nouvelle-Orléans.

THEATRE FARANTA.—Ce soir, troisième représentation de la pièce *Adonis in Cupid*, le succès de New York, qui se continue au théâtre de M. Faranta ; grâce surtout à ses populaires interprètes les Silbons, dont la vogue augmente chaque jour.

THEATRE ST-CHARLES.—Ce soir, cinquième représentation, c'est-à-dire cinquième succès de la comédie en trois actes de Robertson : *Ours*, où paraissent les principaux sujets de la troupe dans des rôles qui comptent parmi leurs meilleurs. Avec eux nous recommandons la mise en scène, fort belle, soignée.

Dimanche prochain, le Star Dramatic Company se transportera a l'Académie de Musique, où il jouera deux ouvrages à grande vogue : *Caste* et *Six Months Ago*.

GRAND OPERA-HOUSE.—A notre vif regret, il ne nous pas été permis d'assister à la représentation d'*Hernani*, où nous sommes pourtant très curieux de voir M. Lawrence Barrett. Nous prendrons certainement notre revanche à la matinée de demain. On nous dit que le succès de M. Barrett a été très brillant dans le drame de Victor Hugo.

Ce soir, seconde représentation de *Francesca da Rimini*.

ACADÉMIE DE MUSIQUE.—La dernière représentation de *Love and Law* aura lieu aujourd'hui en matinée, avec M. Milton Nobles, et Mlle Dollie Nobles dans les deux rôles les plus intéressants de la pièce.

Ce soir *The Mugwump Candidate*. Cet ouvrage ne reparaîtra plus sur l'affiche, cette saison du moins.

MUSÉE-THÉATRE. — Le programme du Musée-Théâtre sera changé demain, comme de coutume. Ne négligez donc pas de lui rendre une visite aujourd'hui, si vous voulez voir les curiosités du moment, et surtout le *Baby Show*, qui prendra fin ce soir même.

M. Henri Vignaud.

—Nous avons le plaisir de lire dans nos dépêches que le Sénat de Washington a confirmé hier la nomination de M. Henri Vignaud, de la Nouvelle-Orléans, comme premier Secrétaire de Légation à Paris. Nous renouvelons nos compliments à notre ami et compatriote.

Voici, mesdames, les couleurs que l'on portera ce printemps : Atlantique, serpent, perdrix et bourdon.

Rien ne garnit les chapeaux, les roses, qu'on avait laissées de côté depuis longtemps, reviendront sur l'eau. Les jeunes filles porteront des roses noisettes et des roses du Bengale ; les jeunes femmes des roses du Roi et des roses jaunes d'Espagne.

L'église Saint-Ouen, à Rouen, France, a failli perdre, récemment, l'un des plus beaux spécimens des tapisseries d'Aubusson qu'elle possède.

Vers sept heures du soir, M. Colette, deuxième vicaire, entrait dans l'église lorsqu'il croisa deux individus, dont l'un portait un paquet sous le bras, et qui lui parurent d'allure suspecte. Un soupçon traversa l'esprit de l'ecclésiastique, qui parcourut rapidement l'église ; arrivé devant la chapelle dite des Reliques, il s'aperçut en un clin d'œil que la tapisserie qui recouvrait l'autel avait disparu ; l'abbé de courir aussitôt à la sacristie, de prévenir le suisse et de se lancer avec lui à la poursuite de ces deux hardis voleurs. Pendant que le vicaire passait d'un côté, le suisse prit de l'autre. Arrivé sur la place de la République, le suisse aperçut un individu qui, un paquet sous le bras et l'air quelque peu louche, semblait chercher son chemin. Il courut aussitôt sur lui en criant au voleur ; l'autre prit la fuite, et, usant du stratagème ordinaire, il se mit à crier lui-même : "Au voleur", si bien que les passants, croyant voir en lui la victime d'une escroquerie, s'écartaient et le laissaient passer. Pourtant un jeune homme, au voyant survenir le suisse, eut l'idée que l'autre était le véritable voleur. Il courut après lui et parvint à l'arrêter.

Au poste de police, cet individ a déclaré se nommer Alvarez, né à Braganco (Portugal). On trouva sur lui divers bijoux et un bulletin de bagages. On envoya aussitôt un agent à la gare chercher le colis enregistré ; la prise était bonne : ce n'était rien moins qu'une statuette contenant un christ en ivoire, une statuette de Saint Sébastien en marbre, un tableau religieux, des pièces en vermeil, etc.

Pressé de questions, Alvarez a dit qu'il était un ancien bookmaker ; ayant eu des malheurs sur les champs de courses, il s'était nommé commissionnaire en objets de piété, qu'il expédiait en Angleterre, où les objets religieux du culte catholique trouvent un placement avantageux. Il avait ainsi exploité plusieurs églises de Beauvais et d'Amiens. Il allait passer le détroit avec sa cargaison, lorsqu'il a été interrompu dans le cours de son exploitation commerciale dans les circonstances que nous venons de raconter.

Quant à son complice, il n'a voulu donner aucune indication sur lui.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Température du 6 avril 1886.
Thermomètre de R. SCHMITZ, Opticien.

6 heures du matin	Fahrenheit 66	Centigrade 19
Midi	64	18
3 P. M.	64	18
6 P. M.	58	14½

Nlle Orléans, 6 avril 1886, 2 p. m.

Température (Fahrenheit) dans les villes suivantes :

Atlanta	47	Nashville, Tenn	47
Augusta, Géo	53	Pittsburg, Pa	35
Savannah, Géo	60	Cairo, Ill	50
Mobile, Ala	55	Davenport, Iowa	44
Montgomery, Ala	53	Dubuque, Iowa	40
Vicksburg, Miss	55	Keokuk, Iowa	48
Galveston, Tex	58	La Crosse, Wis	50
Indianola, Tex	61	St-Louis, Mo	48
Shreveport, La	56	St-Paul, Minn	53
Corsicana, Tex	—	Leavenworth, Kan	54
Chattanooga, Tenn	47	Omaha, Neb	50
Cincinnati, O	32	Yankton, D. T	43
Louisville, Ky	34	Key West, Fla	—
Memphis, Tenn	53	Nlle-Orléans, La	55

MARIAGES, NAISSANCES ET DECES
Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures

Mariages.

John R. White à Mlle Anna B. Jewell.
Emile Valdejo à Mme Emma Laurent.
Daniel D. Umstead à Mlle Mary E. Umstead.
William A. Miller à Mlle Allie M. Dumstan.
Nicholas Pauyoto à Mlle Annie Ormann.
Avenuste Derivet à Mlle Josephine Reading.
Salvatore Labruzo à Mlle Angelina Savina.
Clarence D. Wells à Mlle Mary W. O'Neil.
Anthony Davis à Mme Ophelia Joseph.
Giovanna De Luca à Mlle Marie A. Carrisso.
Randolph Landry à Mlle Anna Clinton.

Naissances.

Mme Wm H. Gilbertson, un garçon.
Mme Gustave A. Manthey, un garçon.
Mme Walter V. Hebard, un garçon.
Mme Constant Tournon, une fille.
Mme Vincenzo Filippazzo, une fille.
Mme Siegmund G. Roesale, un garçon.

Décès.

Archie Lee, 10 ans, 230 St Charles.
Joseph Collins, 49 ans, 206 Annonciation.
Louise Toussaint, 25 ans, Lapeyrouse, Alger.
Ottilie Brogat, 10 ans, 90 S. Joh